

---

# CURRICULUM VITAE

## DE MGR. PIERRE MARTIN NGÔ-DINH-THUC

---

Toulon, le 13 Février 1978

"*Doce me, Domine, vias tuas.*"

Avec l'An du Seigneur 1978, j'entre dans ma 80<sup>me</sup> année, donc il est temps de jeter un regard sur ma vie passée : enfance, adolescence, jeunesse, adulte ; séminariste, prêtre, évêque et archevêque.

Un seul mot pour décrire cette époque : succès. Naissance dans une famille catholique très pratiquante me donnant tous les exemples pour croître, comme le Petit Jésus, en sagesse devant Dieu et les hommes. Donc, s'il y a un déficit de ma part : c'est *mea culpa*.

J'ai commencé à m'instruire, du point de vue intelligence, dans les mains capables des Frères des Écoles Chrétiennes, on aurait dit : arrivés, exprès à Hué, pour moi – puisque j'étais le N° 12 dans le Registre de leurs élèves. Notre Directeur était un saint éducateur, le T.C.F. Aglibert Marie ; un autre Frère était le Frère Néopole, ancien précepteur du roi Ham-nghi, relégué par la France en Tunisie ; un autre Frère, un Breton, était la sainteté vivante, toujours marmottant des *Ave* sur son chapelet. Il y avait aussi des Frères vietnamiens, dont le Fr. Georges, très pieux. Là aussi, si j'ai flanché dans le chemin de la vertu : c'est encore *mea maxima culpa*.

Pour la réussite dans les études, j'étais le premier en tout : j'avais une facilité en tout. Je terminais mes devoirs écrits, je retenais en quelques minutes mes leçons, le reste du temps, je m'amusais. C'est pourquoi tombaient sur moi les punitions des coups de règle sur les doigts, la pire punition était l'agenouillement devant les latrines, les portes ouvertes. Or, les latrines d'alors étaient des fosses à ciel ouvert où grouillaient les vers. Les genoux étaient quelques fois placés sur des écorces de jacquier pleines de pointes.

Donc, les punitions étaient terribles, en comparaison avec les punitions actuelles. Mais elles étaient efficaces, et, gosse de 6 ans, j'étais toujours reconnaissant envers mes maîtres. Ils m'ont ouvert les yeux sur mon caractère trop mou aidé par une trop grande facilité dans les études. Le seul reproche que j'aurais fait à mes maîtres : c'est de ne pas m'enseigner comment remplir le temps dont je disposais – hors de passer ce temps, agenouillé devant les latrines, en contemplation devant les vers...

À l'âge de six ans, j'ai commencé mes études françaises chez les bons Frères. À dix ans, je me préparais à la Première Communion. Ici encore, les CF. m'ont bien préparé – avec l'explication du Catéchisme – que tous, catholiques et païens, devaient imprimer dans leur mémoire, questions et réponses.

Cette méthode, à première vue, paraît, actuellement, démodée, mais elle est efficace pour la vie. C'est grâce à elle que mes condisciples païens ont été baptisés, au moins *in articulo mortis*, à ce moment crucial pour la vie éternelle : le Catéchisme, profondément gravé dans la mémoire du mourant, lui suggère d'appeler le prêtre et de réclamer le baptême.

La mémoire est une bibliothèque où, à loisir, on peut y chercher l'ouvrage nécessaire.

Ma première Communion, je l'ai fervemment reçue dans la belle chapelle des Chers Frères, entouré à la Table sainte de ma famille. Puis, une année plus tard, j'ai reçu la Confirmation.

Ici, se place une anecdote qui eut un retentissement dans ma vie spirituelle. Me trouvant à la chapelle des Frères, en compagnie de mon père, j'ai vu un missionnaire dont le visage me rappelait le Christ et j'ai prié mon

père de demander à ce missionnaire d'être mon parrain de Confirmation. Ce Père, gentiment, consentit. Or, il était, alors, professeur au Grand Séminaire de Hué et devint un de mes professeurs quand j'entrais à ce séminaire. C'était un prêtre d'une simplicité et d'une innocence angéliques. Il finit, terrassé par la faim et les sévices, dans les forêts où l'avaient emmené les communistes. Il était, alors, prieur des Cisterciens de la plus austère Observance à Phuöc-Son (Montagne des Béatitudes). Il y avait été envoyé par l'évêque de Hué, Mgr. Joseph Allys, un Breton, pour aider le Père fondateur, le R.P. Denis – un saint, un intellectuel mais dépourvu de sens pratique et nourrissant mal ses religieux dont un grand nombre devenait tuberculeux.

Le Père Mendiboure, mon parrain, homme pratique, réussit à nourrir, frugalement mais suffisamment, ses moines. A la mort du Père fondateur, mon parrain fut élu Prieur. Son corps, récupéré, repose maintenant dans le monastère cistercien établi, il y a une dizaine d'années, à Thû-Dûe près de Saïgon. C'est certainement grâce à ce Martyr que je dois ma vocation sacerdotale.

Vocation sacerdotale : être pêcheur d'hommes. "C'est Moi qui t'ai appelé." Tout cela s'est réalisé pour votre serviteur.

En effet, je ne connaissais rien du devoir d'un prêtre. Mon envoi au Petit Séminaire d'Annînh, dans la province de Quảng-tri a été décidé entre deux personnes : mon père, lui-même ancien séminariste, et un prêtre, très surnaturel, de la Mission de Hué.

Mon père dit au prêtre : *"Parmi mes nombreux enfants, je désire offrir au Seigneur celui que je crois être le meilleur : intelligence et conduite au-dessus de la moyenne. Il devra passer, bientôt, son certificat primaire français. Je suis d'avis de l'envoyer au Petit Séminaire après l'acquisition de ce certificat."*

Le Père Đông (tel était son nom) lui répliqua : *"Non, non, car cela lui inspirera des idées mondaines."*

Le P. Đông avait ses raisons, car, à cette époque, un certifié primaire pouvait obtenir un bon poste dans l'Administration française et de bons appointements.

Mon père trouva que le Père Đông avait raison et décida d'en parler à notre Curé de la paroisse de Phû-cam, le Père Allys, plus tard Vicaire apostolique de Hué. Dans nos Missions, on n'entrait pas au Séminaire sans être présenté par un prêtre, son père spirituel. Mon père m'envoya donc servir la Messe au P. Allys, le servir à table, l'accompagner quand il allait aux malades ou conférait les autres sacrements. Mon père se chargea lui-même de m'enseigner les rudiments du Latin d'église, à commencer par *Rosa-Rosae...* Mon père était un parfait latiniste ayant été envoyé, durant la persécution, en Malaisie au Séminaire général des Missions Étrangères de Paris, dans l'île de Poulo-Pinang, refuge des séminaristes appartenant aux Missions Étrangères de Paris, où se coudoyaient Japonais, Chinois, Siamois et Vietnamiens.

Là, on ne parlait que Latin. On ne rentrait dans sa patrie qu'après avoir terminé les cours du Petit et du Grand Séminaire. Le candidat y fera un temps de probation comme catéchiste dans une paroisse ou comme professeur au Grand ou au Petit Séminaire. S'il réussit sa probation, il sera ordonné.

Mon père fit sa probation au Grand-séminaire de Hué. Il n'arriva pas au Sacerdoce et vit ses élèves ordonnés et, lui, restait laïc parce que l'évêque, Mgr. Caspar, un alsacien, a fixé un certain nombre d'élus, et mon père n'était pas compris – sans raison – dans le nombre des élus. Il s'obstina à rester au Séminaire comme professeur de philosophie jusqu'à l'âge de 30 ans. Alors, le Supérieur de Séminaire l'appela et lui dit : *"Mon pauvre enfant, si vous restiez ici jusqu'à 100 ans, vous ne seriez jamais ordonné parce que, sans qu'il soit de votre faute, vous n'êtes pas inclus dans la liste des élus de Mgr. Caspar. Or, vous avez une vieille maman sans ressources. Vous devez la rejoindre pour veiller à ses derniers jours. Voici un peu d'argent pour passer le bac qui transporte les passagers du Séminaire à la rive opposée du Fleuve des Parfums."*

Mon père obtempéra, fit son baluchon et rejoignit ma grand-mère. Il alla, ensuite, demander l'aide du curé de la paroisse de Phucam, le P. Allys, qui lui procura le poste d'interprète (en latin) auprès des officiers de la Marine,

Arme qui avait ouvert le Vietnam à la Domination Française. Grâce à cet emploi, mon père eut de quoi vivre, faire vivre la maman, se marier et se perfectionner en Français, qu'il parlait et écrivait élégamment.

Mon père garda toujours de la reconnaissance envers le Séminaire de Hué et nous amenait, tous les ans, le visiter et porter une somme au P. Économe pour aider à l'entretien des séminaristes. Il nous dit, tant de fois : *"Je dois tout au Séminaire : éducation, instruction ; ma dette ne sera jamais payée entièrement."*

Ce fut donc à moi de payer le reste de la dette. Je rejoignis Annînh à l'âge de 12 ans, muni d'un petit paquet de lingerie et de quelques douceurs glissées par ma sainte maman. Je dois, à ses prières et à sa charité héroïque envers les pauvres, ma fidélité à ma vocation. Donc, ce n'est pas moi qui ai choisi le Sacerdoce : Jésus m'a choisi et appelé. A moi de devenir un pêcheur d'hommes et non pas un voleur comme l'appelé Judas Iscariote.

Le Séminaire d'Annînh avait son histoire ; histoire tragique, car il fut assiégé par les "Lettrés" pendant des mois et défendu par les séminaristes et les chrétiens des paroisses voisines. L'état-major de la défense était constitué par les catéchistes qui dirigeaient la bataille, réfugiés au centre des bâtiments et souillant leurs pantalons tant était grande leur peur... C'est ainsi que le Séminaire tient, jusqu'à l'arrivée d'une troupe française alertée par un missionnaire.

Dans ce Séminaire, je passais 8 ans, quoique j'eusse pu terminer les études en 4 ans. Mais les professeurs croyaient que, pour suffoquer mes bouffées d'orgueil, je devais suivre le train-train de la maison. Certes, mes maîtres étaient de bonne foi et devaient avoir raison, raison surnaturelle, sans doute, mais le loisir forcé imposé, sans me conseiller comment utilement employer ces 4 années de farniente, me valut tant de punitions que je manquais de peu, d'être chassé du Séminaire. Celui, que la Providence désigna pour me surveiller et me punir, était un missionnaire de grande vertu mais, semble-t-il, de médiocre jugement.

Ce manque de jugement l'avait rendu incapable d'administrer une paroisse où les paroissiens se révoltaient contre ses lubies religieuses. L'Évêque l'envoya donc au Séminaire comme professeur de la plus jeune classe car il n'était pas très fort en latin ayant fait des études plutôt sommaires, une vocation tardive. Son manque de jugement l'avait exclu du mariage, les jeunes filles le fuyaient... L'Armée de même le récusa car, aux exercices de tir, il avait, à plusieurs reprises, manqué de tuer ses camarades en tirant à tort et à travers. Donc, une seule issue pour ce marseillais très pieux : le Séminaire et le Séminaire des Missions Étrangères qui recrutait ses membres parmi les jeunes pleins de piété, mais un peu aventuriers, destinés à convertir des peuples arriérés et où l'on pouvait récolter les lauriers du martyre ou courir des aventures exclues des pays civilisés.

Dans notre petite mission de Hué, j'ai connu bon nombre de ces aventuriers du Bon-Dieu, parmi lesquels brillait mon professeur de Huitième. Ce brave Père se trouva en face d'un garçon qui mettait quelques minutes à faire ses devoirs et retenir ses leçons et qui cherchait à remplir son temps libre en amusements, innocents, par exemple : nourrir un petit moineau dans son pupitre, chahuter quand le Père faisait décliner *Rosa-Rosae* à ses élèves. Donc, en classe, ma place était, fréquemment, près du bureau, à genoux devant le Père, ou chassé jusqu'au fond de la classe.

En dehors de la classe, quand les séminaristes étaient ensemble dans la salle d'étude, quand ce Père jetait un regard vers ma place, j'étais naturellement surpris à chahuter, d'où conclusion : Thuc à genoux.

La Providence a préparé, assez souvent, des rencontres plutôt inattendues. Telle fût la rencontre entre mon professeur de la Huitième au Grand-séminaire de Hué et moi-même, fraîchement émoulu des Universités romaines et de la Sorbonne, bombardé professeur d'Écriture Sainte. Mon ex-bourreau résidait au Séminaire, où il avait sa chambre et son couvert. D se rendait, chaque jour, à l'orphelinat dirigé par des Sœurs de Chartres, comme aumônier des petits orphelins.

Le Père était tout miel à l'égard de l'espiègle du Petit-séminaire d'Annînh dont il avait, à plusieurs reprises, proposé l'expulsion. Tout allait bien, le Père déclarant que son ancien élève était tout à fait changé et en mieux.

Ce Père était, comme je l'avais remarqué, un saint homme et avait plusieurs grands séminaristes comme pénitents qu'il poussait vers les hautes cimes de la sainteté et leur imposait une pénitence assez drôle. En effet, le pauvre Père souffrait d'hémorragies anales et devait changer souvent de pantalons. Il séchait ces indûments, peu élégants, sur les deux haies de thé sauvage qui décoraient l'allée majestueuse conduisant les visiteurs de la porte monumentale du Grand-séminaire vers le bâtiment où demeuraient les Pères. Cette exposition étrange de pantalons, bien déployés sur les deux haies élégamment taillées, déplut au Père Supérieur, le Père Roux, également provençal. Il le dit sans circonlocution à son compatriote. Celui accepta la remarque en toute humilité et, désormais, fit sécher les pantalons incriminés sur son large prie-Dieu, là où se prosternaient ses pénitents pour se confesser et écouter ses longues et pieuses exhortations parfumées par l'odeur, peu catholique, des oripeaux du Père. Pénitence supplémentaire, jamais imaginée par les plus célèbres confesseurs de notre Église... Excusez cette longue parenthèse qui souligne la sainteté de mon ex-professeur et la patience des pénitents vietnamiens...

Au Grand-séminaire de Hué, j'étudiais la philosophie thomiste sous la direction du P. Roux, prêtre dont la caractéristique était : "chercher à voir clair". Bon professeur, il fut pour moi un directeur spirituel providentiel. Grâce à cet homme, d'une intelligence moyenne mais grand par son scrupule de "faire pour le mieux", pour la première fois, je compris ce que Dieu désire de nous tous : Lui ressembler. Alors, se confesser n'est plus un déballage de ses fautes et s'en délivrer par l'absolution, mais étudier la meilleure voie pour aller à Dieu et déceler les obstacles qui encombrant cette voie ; obstacles différents suivant la tempérament de chaque personne : l'orgueil, la sensualité, la paresse, en un mot : le péché capital qui, renversé, laisse libre notre montée vers Dieu, travail qui pourrait occuper toute une vie. Cet achèvement peut être plus rapide par l'abondance des grâces divines répondant à une plus grande générosité de l'âme.

Le Père Roux se consacrait à pousser ses dirigés dans cette voie, faisant, pour nous aider, des sacrifices pour nous procurer les opuscules nécessaires. En définitive, grâce à ce vrai prêtre du Bon Dieu, j'ai compris ce que je devais faire pour être un prêtre, un *alter Christus*. Que Dieu récompense au centuple ce prêtre qui m'a montré la Terre promise, la montée vers Dieu, le Dieu sauveur du Monde. Des chutes marqueront peut-être cette raide montée, mais le "goal" est là : arriver à l'apercevoir c'est l'espoir du triomphe.

Me voici choisi pour aller à Rome faire mes études sacerdotales. Quelles prédilections du Bon Dieu, mais quels sacrifices pour mon père qui, refoulant ses larmes, m'accompagna à la gare de Hué, convaincu que c'était la dernière fois qu'il me voyait en ce monde. Mais son sacrifice était accepté. Il a eu le temps d'apprendre que j'avais été ordonné acolyte et à un pas du sous-diaconat. Il ne m'a vu prêtre que du paradis.

Mes études à Rome, du point de vue humain, étaient une suite de succès. Je raflais tous les prix : docteur en philosophie, en théologie, en droit canonique – avec mention très bien ou bien – puis la licence d'enseignement à la Sorbonne. Je rentrai à Hué, en 1927. Nommé professeur d'abord chez les Frères vietnamiens fondés par Mgr. Allys, puis au Grand-séminaire, puis proviseur du collège de la Providence d'où je sortis, appelé par le Saint Siège, à occuper le siège du Vicariat apostolique de Vinh-long.

J'étais le troisième vietnamien appelé à l'épiscopat. Le premier fut Mgr. J.B. Nguyễn-bà Tong, cochinchinois, nommé à Phât-diêm au Tonkin. Le second, Mgr. Càn – mon frère spirituel puisque fils spirituel de Mgr. Allys – occupait à Vinh-long un vicariat apostolique détaché du grand Vicariat de Saïgon dont l'évêque était le saint Mgr. Dumortier. On était en l'année 1938. J'avais 41 ans, préconisé évêque titulaire de Sesina le 8 Janvier 1938, consacré le 4 Mai 1938.

Le Bon Dieu m'a aidé à organiser ce diocèse, construire son séminaire, rendre les paroisses "*self sufficient*". Devenu un diocèse modèle, Vinhlong a donné, déjà, deux évêques à l'Église du Vietnam, un autre évêque a été consacré dernièrement comme *coadjutor*. Ces trois évêques ont été envoyés par moi en Europe pour faire des études supérieures.

En dehors de l'organisation de mon diocèse, le Saint-Siège et l'Épiscopat du Sud Vietnam me confièrent la fondation et l'organisation de l'Université de Dalat. Le Bon Dieu aidant, j'ai pu, avec l'argent gagné par la sueur du front (exploitation d'une forêt à une trentaine de kilomètres de Saigon), construire cette Université à l'allure américaine, trouver des professeurs et la doter de rentes de manière que les Recteurs, qui me remplacèrent, soient les fonds nécessaires à la marche de l'établissement, comme il se doit pour les Recteurs des diverses universités du monde. La mise de fonds initiale fut de l'ordre de près de deux millions de Dollars, il y plus de 15 ans de cela. Cette Université était considérée comme la meilleure du Vietnam.

Enfin, le 24 Novembre 1960, j'ai été transféré à l'archidiocèse métropolitain de Hué, là où j'avais vu le jour le 6 Octobre 1897. Ce périple, aux yeux du monde assez brillant, fut stoppé par volonté du 'Pape' Paul VI qui m'imposa la démission à 73 ans pour laisser la place à son fils, Mgr. Philippe Nguyen Kim Diên. Je dis son fils, car Mgr. Diên partageait la *Ost-Politik* du 'Pape' actuel.

Ici commencera mon Chemin de Croix où le Bon Dieu m'indiqua le tournant de ma vie.

*Deo gratias !*